

un grand homme maigre, d'une cinquantaine d'années, les cheveux ras et grisonnants, de petits yeux gris enfoncés sous d'épais sourcils, le nez pointu, la bouche pincée et dure; une figure moitié renard et moitié loup.



Il venait, disait-il, de la part de notre compatriote, nous engager à ne point retarder davantage notre départ; sa détention pouvait se prolonger; l'affaire était grave, la blessure profonde; les médecins craignaient une péritonite; l'homme pouvait en mourir, et alors la peine,

même au cas d'une simple imprudence, pouvait être sévère. Il ne pensait pas toutefois que cela pût dépasser sept à huit mois de prison... Au surplus, cela ne le regardait point, l'affaire était de la compétence du capitaine général; à moins cependant que le prévenu ne déclarât opter pour sa juridiction, ce qui serait plus expéditif et épargnerait bien des lenteurs. Tout cela dit avec les formules solennelles et emphatiques qui sont habituelles aux Espagnols, et d'un air mielleux et obséquieux qui m'inspirait peu de confiance. Je remerciai froidement, et je répondis que je m'entendrais avec notre compatriote sur ce qu'il y aurait à faire.

J'entrevois bien, à travers les phrases de ce vieux loup-cervier, l'intention de nous effrayer et probablement de nous arracher de l'argent. Il était clair que sa visite n'avait d'autre but que d'attirer à lui l'affaire, qui régulièrement allait au capitaine général. Mais, d'un autre côté, je n'étais pas sans inquiétude sur les suites possibles de l'événement, et j'avais hâte de voir M. de L*** tiré des griffes de la justice espagnole. La blessure, après tout, pouvait être dangereuse; elle pouvait être mortelle. Dans cette incertitude, il me semblait que ce qui importait avant tout, c'était d'obtenir, coûte que coûte, et dans le plus bref délai, sa mise en liberté provisoire. Car, une fois hors de prison, si l'affaire prenait une mauvaise tournure, si l'homme succombait et qu'une condamnation fût à craindre, on pouvait s'esquiver : avec un guide sûr, en prenant par la montagne, rien de plus facile que de gagner Gibraltar. C'était aussi

l'avis de Mariano, qui se faisait fort, en cas de besoin, de procurer les moyens de fuite et s'offrait à accompagner lui-même M. de L^{***}.

Le lendemain, de bonne heure, nous retournâmes chez le capitaine général. Mais ce fut vainement que nous insistâmes pour le voir : il présidait un conseil de guerre ; le conseil devait durer toute la journée ; il nous serait impossible d'avoir audience ce jour-là. Le lendemain, qui était dimanche, le capitaine général serait encore invisible. Il fallait attendre au lundi. Deux jours de retard pouvaient aggraver singulièrement la situation. Les médecins de l'hôpital, soit ignorance, soit calcul, refusaient de s'expliquer. La balle était-elle restée dans la blessure ? Ils n'en savaient rien, et demandaient cinq ou six jours pour émettre un avis.

Ne sachant que faire, et en désespoir de cause, nous allons trouver notre vieux juge. Avec lui, il était évident que c'était une affaire d'argent à traiter, et rien de plus. Nous lui demandons quelle caution il faudrait verser pour obtenir l'élargissement du prévenu. Il parle de 1500 douros¹. C'était monstrueux. Nous nous récrions ; nous marchandons. Il se rabat à 1000 douros. Nous en offrons 500. Il refuse, et nous nous en allons, comme des acheteurs à qui on surfait un chapeau ou une paire de bottes. Il ne fallait pas se le dissimuler, en effet : quelle que fût la somme remise entre ses mains à titre de caution, on courait terriblement risque de n'en ravoit jamais rien.

¹ Environ 7 000 francs (le douro d'Espagne vaut 5 fr. 26 c.).

A ce moment j'appris, ce que j'avais ignoré jusque-là, qu'il y avait à Grenade un vice-consul de France. J'y cours. C'était un banquier espagnol, circonstance que je jugeai tout de suite peu favorable. Je lui présente mes lettres de recommandation ; je lui raconte l'affaire, le coup de pistolet, l'arrestation de notre compagnon de voyage, et notre embarras. Il m'écoute poliment, mais froidement. Dès la veille au soir il avait appris l'événement ; mais il ne s'en était pas autrement ému ni préoccupé. Sur ma prière, cependant, il daigna me promettre de voir le juge. Une heure après, en effet, il me faisait savoir que le juge se contentait de la caution de 500 douros ¹.

Il n'y avait guère apparence que nous pussions avoir de meilleures conditions ; et il me semblait que le vice-consul nous avait rendu, en obtenant cette réduction, un certain service. J'ai su depuis que ce chiffre de 500 douros est le maximum de ce que la loi autorise le juge à exiger dans les cas les plus graves. C'est à cela que se réduisit l'intervention en notre faveur de l'agent consulaire de France. Mais quoi ! j'ai dit qu'il était Espagnol...

Restait une difficulté : il fallait trouver les fonds, il fallait les trouver tout de suite, et en espèces sonnantes. Le gouvernement paie ses créanciers avec du papier ; mais quand on consigne une somme en justice, il faut qu'elle soit versée *en metalico*. Nos bourses étaient à sec ; le séjour prolongé à Grenade avait épuisé nos

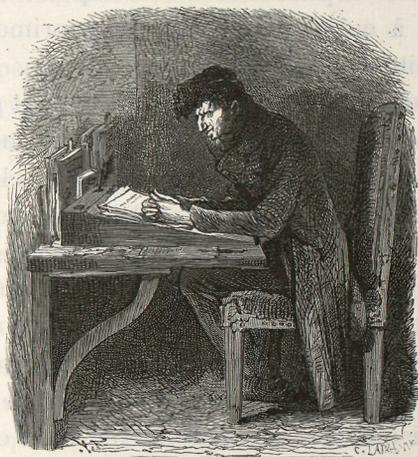
¹ Environ 2,600 francs.

ressources : je n'avais de lettres de crédit que sur Malaga. Le vice-consul s'était bien mis à ma disposition, *todo a la disposicion de Usted*, selon la formule espagnole; mais on sait ce que cela vaut : on vous offre tout, à la condition que vous ne demanderez rien. Ortiz, le propriétaire de notre hôtel, un brave homme, celui-là, et plein de cœur, offre inutilement sa garantie hypothécaire : le *metalico* est rare; notre consul-banquier nous affirme qu'il ne possède pas un doublon. Enfin Ortiz a des amis qui, sur sa signature, nous prêtent la somme dont nous avons besoin. Une heure après, M. de L*** était mis en liberté, sous la condition de rester à Grenade jusqu'à la terminaison de l'affaire, et de se présenter deux fois par semaine devant le juge.

J'ai voulu raconter cette aventure dans tous ses détails, parce qu'elle m'a paru caractéristique et de nature à mettre en lumière par plus d'un côté les procédés et la moralité de la magistrature espagnole. Il faut dire ici que le juge de Grenade n'est pas un fonctionnaire subalterne; c'est un magistrat d'un ordre élevé; son autorité est considérable : il juge seul, en premier ressort, les affaires civiles et criminelles de toute la province. Il n'y a au-dessus de lui que l'*audiencia*, ou cour d'appel.

Il est probable que si un concours singulier de circonstances fâcheuses ne nous avait pas empêchés de voir le capitaine général, nous nous en serions tirés avec lui à meilleur compte. Une sorte de fatalité obstinée nous livra aux exactions de cette espèce de Grippeminaud. De la somme versée pour sa caution,

M. de L***, je crois, n'a jamais revu un maravédis. Une petite partie a été remise au blessé à titre d'indemnité : j'oubliais de dire, en effet, que la blessure se trouva n'être qu'une égratignure, et qu'au bout de quatre à cinq jours le mayoral avait repris son service. Le reste de l'argent a passé en frais de justice,



partagés entre le juge et son *escribano*, autre animal de proie qui chassait de conserve avec lui¹.

Comment s'étonner qu'il n'y ait plus de sens moral chez un peuple, quand la justice est tombée si bas? Comment s'étonner aussi que les étrangers s'éloignent

¹ J'ai su depuis que, grâce à d'actives démarches, M. de L*** avait été assez heureux pour se faire rendre une partie de la somme déposée par lui : ce qui, au dire du consul de Malaga, serait un fait à peu près sans exemple.

d'un pays où ils ne trouvent ni protection pour leurs personnes, ni sûreté pour leurs intérêts; où ils ne rencontrent chez les représentants de l'autorité ni probité ni justice; dans les populations, ni sympathie, ni bienveillance? De tous les Français que j'ai vus en Espagne, hommes de toute classe et de toute position, qu'ils y fussent depuis deux ans ou depuis vingt, il n'en est pas un à qui je n'aie entendu exprimer l'ardent désir de quitter ce pays.

Tout étranger ici est mal vu; il paie tout plus cher; il trouve partout, quoi qu'il fasse, des difficultés et des obstacles. L'Espagne doit aux étrangers tous les progrès qu'elle a faits : au lieu de bon vouloir et de concours ils n'ont rencontré partout que méfiance, jalousie, hostilité sourde. L'orgueil national souffre de leur supériorité. On aimerait mieux ne voir aucune amélioration se faire, que de la devoir aux étrangers, et d'être obligé d'avouer que la noble Espagne n'est pas à la tête de l'Europe. Aujourd'hui que les chemins de fer sont construits, par exemple, on accable d'ennuis et de déboires les ingénieurs, les mécaniciens, les administrateurs anglais ou français; on les force presque tous à quitter la place : ce sont des Espagnols qui les remplacent, la plupart d'une incapacité qui n'a d'égale que leur suffisance; sans études sérieuses, sans expérience pratique, et souvent, quand ils ont des brevets, les ayant achetés à beaux deniers comptants. Dieu sait ce que deviendront de telles entreprises entre de telles mains!

Les Espagnols ont été un grand peuple; mais de leurs vertus antiques je cherche ce qui reste.

Ils sont toujours sobres, cela est vrai : de Pampelune à Cadix vous ne verrez pas un ivrogne. Mais tous les peuples du Midi sont sobres. Les Arabes, les Turcs même, les Italiens sont sobres. Sous ce ciel de feu, la sobriété n'est pas une vertu, elle est une nécessité, une loi du climat, à laquelle on ne désobéit pas impunément. Tout homme intempérant est d'avance condamné à mort.

Ils ont peu de besoins; ils n'ont nul souci du bien-être matériel; et on les a loués d'être en cela des philosophes. Cette belle philosophie est malheureusement, pour plus de moitié, faite de paresse et de mépris du travail. Il faut dire aussi que s'ils n'ont pas le goût de ce que nous appelons le *comfort*, ils ont le goût effréné du luxe, le luxe d'apparat, celui de la toilette et des ajustements. L'objet est autre; mais la passion est la même. Tel Espagnol qui n'a pas de chemise, se promènera majestueusement drapé dans une cape qui lui a coûté deux cents francs. Tel autre qui n'a pas de quoi dîner, étale sur son gilet une magnifique chaîne d'or. Ce goût pour la toilette, pour le clinquant, pour les bijoux, pour les dorures, ils le poussent à l'excès le plus extravagant. Naturellement les femmes sont, en cela, en première ligne; mais les hommes n'en sont guère moins atteints : ils ont les doigts chargés de bagues; ils portent des chaînes d'or d'une grosseur ridicule, ciselées, guillochées, ornées de pierreries et de breloques, comme en portent chez nous les marchands d'orviétan. Si ce n'était qu'affaire de goût, ce ne serait rien; mais ils s'y ruinent.

Un de nos amis (c'était le spirituel artiste dont le crayon, à chaque page de ce livre, fait revivre l'Espagne avec tant de finesse et de vérité) alla un jour commander à un tailleur de Malaga des culottes de cuir à boutons brillants, comme en portent les paysans de cette province. L'ouvrier auquel on l'avait adressé



habitait une espèce de bouge obscur et infect; il était vêtu comme un mendiant; ses enfants, à la mine malingre, n'avaient sur le corps que des guenilles; sa femme, malade, gisait sur un grabat. Trois jours après, comme notre ami était chez lui, entre un monsieur élégamment habillé et frisé, portant une redingote noire, des bottes vernies et un feutre à la mode. Il eut peine à le reconnaître : c'était son tailleur qui lui rapportait les culottes commandées. Cet homme avait à

peine du pain pour ses enfants ; mais à la ville il était vêtu comme un seigneur.

Un ancien voyageur français raconte ceci : « Un
« cordonnier s'approche d'une femme qui vendait du



« saumon. « Sans doute, lui dit-elle, Votre Grâce en
« demande parce qu'elle le croit bon marché ; mais elle
« se trompe, il vaut un écu la livre. » Le cordonnier,
« indigné, lui répond : « S'il avait été à bon marché, il
« ne m'en aurait fallu qu'une livre ; puisqu'il est cher,

« j'en veux trois. » Aussitôt il lui a donné trois écus ;
« et, enfonçant son petit chapeau après avoir relevé
« sa moustache par rodomontade, il a relevé la pointe
« de sa formidable épée jusqu'à l'épaule, et nous a
« regardés fièrement, voyant bien que nous écoutions
« son colloque, et que nous étions étrangers. La beauté
« de la chose, c'est que peut-être cet homme si glo-
« rieux n'a rien au monde que ces trois écus-là, que
« c'est le gain de toute sa semaine, et que demain
« lui, sa femme et ses petits enfants jeûneront plus
« rigoureusement qu'au pain et à l'eau. Mais telle est
« l'humeur de ces gens-ci : il y en a plusieurs qui
« prennent les pieds d'un chapon, et les font pendre
« par-dessous leur manteau, comme s'ils avaient effec-
« tivement un chapon, et ils n'en ont que les pieds. »
Depuis que M^{me} d'Aulnoy a écrit cela, et sauf que les
cordonniers ne portent plus l'épée, les choses n'ont
pas changé.

Ils sont aussi fanfarons qu'il y a deux siècles. Sont-ils
aussi braves ? Il y a des gens, et qui prétendent les bien
connaître, qui en doutent. Je ne saurais, quant à moi,
partager cette opinion. Un peuple ne change pas ainsi
de tempérament, et cette race est naturellement hardie
et vaillante. Ils nous l'ont bien prouvé pendant la guerre
de l'indépendance, à Saragosse et ailleurs. Mais ce
qu'on ne peut nier, c'est qu'un étrange abâtardissement
semble s'être produit dans les classes les plus élevées
de la nation : on en a eu l'an dernier un triste exemple,
lors de l'invasion du choléra en Espagne : il ne se peut
rien imaginer de plus honteux que la lâcheté, la désér-

tion universelle, le sauve-qui-peut général des riches, des fonctionnaires de tout ordre, des ministres même et de toute la cour.

Je ne crois pas davantage ce que j'entends souvent répéter : que l'Espagne est un pays en décomposition, un peuple usé et perdu sans ressource. Non, ce sont là des exagérations de journeaux. Les Espagnols sont un peuple non pas usé, mais engourdi, paralysé par le despotisme, par l'ignorance, par la superstition, par l'isolement systématique où on l'a tenu depuis deux siècles. Il a été écrasé et comme étouffé sous une cloche de plomb : qu'on lui rende l'air et la lumière, et vous verrez la vie déborder en lui. Les hautes branches sont pourries ; mais le tronc est sain encore, vigoureux, plein d'une sève puissante, même un peu âpre, et qui n'a besoin que de culture. L'avenir de l'Espagne est là ; il est dans le peuple, surtout dans le peuple des provinces du nord, race plus énergique, ayant plus de ressort et plus d'élévation morale. Même dans le sud, où la race est plus molle, et la moralité plus abaissée, c'est encore le peuple qui est l'élément le plus vivace et le plus sain ; c'est là qu'on retrouve le plus de trace des vieilles et fortes qualités de la nation.

Le malheur de l'Espagne, c'est de n'avoir pas eu, quand elle est entrée dans la voie des réformes sociales et politiques, un tiers état intelligent, éclairé, énergique, capable de faire chez elle un 89, et de gouverner le pays à la place d'une monarchie décrépète et d'une aristocratie ignorante. Faute de cet élément, à la fois progressif et conservateur, elle se débat depuis cin-

quante ans dans les convulsions de la guerre civile, déchirée par des réactions sanglantes, passant des excès de la révolution à ceux de l'absolutisme, dévorée tour à tour par tous les vainqueurs, s'enfonçant chaque jour davantage dans la décadence et la ruine.

Quand je suis allé en Espagne, le mouvement tenté par le général Prim venait d'échouer; mais on s'attendait à de nouveaux et prochains ébranlements. L'insurrection couve toujours sous la cendre dans cet infortuné pays : elle y est passée à l'état chronique, ou, si on veut, intermittent. Tous les ans ou tous les six mois, plus ou moins, il faut s'attendre à une révolution. Huit jours avant mon arrivée à Malaga, il avait failli y avoir un *pronunciamiento*; et le jour où j'en parlais, on embarquait pour Bilbao le régiment qui y tenait garnison, et dont on n'était pas sûr. Madrid pendant ce temps-là s'agitait sourdement; et au mois de juin suivant éclatait dans cette capitale une des plus redoutables insurrections militaires qu'elle ait vues.

Insurrections militaires, révolutions de caserne, coups d'État de prétoriens, rivalités de généraux qui montent à l'assaut du ministère et s'enlèvent le pouvoir à la baïonnette : voilà, depuis de longues années, la lamentable histoire de l'Espagne. Ce ne sont pas des partis politiques qui luttent pour le triomphe de certains principes; ce sont, partout et toujours, sous des drapeaux divers, les mêmes ambitions égoïstes, les mêmes ardentes convoitises, les mêmes appétits insatiables. Les libéraux renversent les réactionnaires, les progressistes renversent les libéraux; au fond, rien

n'est changé : il n'y a qu'une révolution de plus, et de l'argent de moins dans les caisses de l'État.

On a calculé que depuis 1834, époque de l'avènement d'Isabelle, jusqu'en 1862, il y a eu en Espagne quatre constitutions, vingt-huit parlements, quarante-sept premiers ministres et cinq cent vingt-neuf ministres à portefeuille, dont soixante-huit de l'intérieur. En moyenne, chaque ministre de l'intérieur n'a duré que six mois. Depuis dix ans, les ministres des finances ne sont pas restés, en moyenne, plus de deux mois en fonctions.

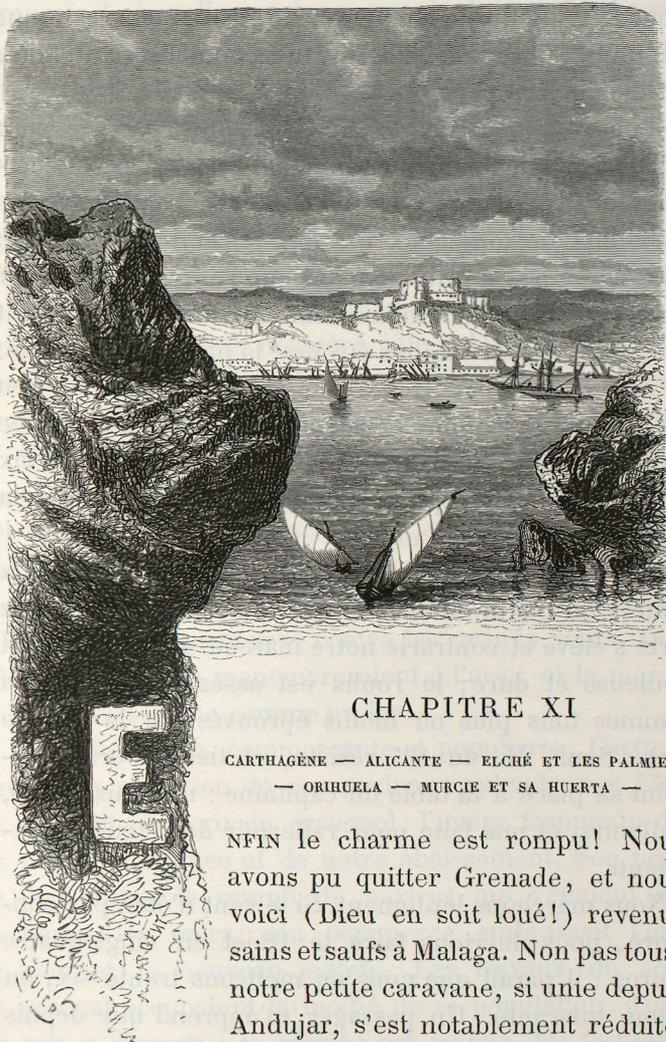
Que résulte-t-il de cette effrayante mobilité du pouvoir? que tous les jours les finances sont plus obérées, le crédit plus épuisé, le désordre plus profond. Aussi le peuple, écrasé d'impôts, en est-il venu à ne plus s'intéresser aux luttes de ces ambitieux faméliques, qui ne se succèdent qu'à ses dépens. Il est comme le renard de la fable; il n'aspire qu'au repos, et dirait volontiers à ceux qui veulent le débarrasser de ses gouvernants :

Laisse-les, je te prie, achever leur repas.

Ces animaux sont souls. Une troupe nouvelle

Viendrait fondre sur moi, plus âpre et plus cruelle.

.
Plus telles gens sont pleins, moins ils sont importuns.



CHAPITRE XI

CARTHAGÈNE — ALICANTE — ELGHÉ ET LES PALMIERS
— ORIHUELA — MURCIE ET SA HUERTA —

ENFIN le charme est rompu! Nous avons pu quitter Grenade, et nous voici (Dieu en soit loué!) revenus sains et saufs à Malaga. Non pas tous; notre petite caravane, si unie depuis Andujar, s'est notablement réduite.

M. Sch*** a pris par Jaen le chemin de Madrid, et l'infortuné M. de L*** est resté, enrageant et maugréant,